

## Sous les cadeaux, Noël !

Par Jacques  
Le Goff,  
Professeur  
émérite  
des universités.



Ah, qu'il la raconte bien cette histoire de Noël, le regretté Bernard Clavel ! Celle de Julien et Marinette, tous deux enfants de familles modestes. Julien passe « commande » au Père Noël d'un beau train électrique. À l'heure dite, il ne trouve, outre son orange, qu'un train miniature. Dépit, il fond en larmes.

Et voilà qu'arrive Marinette, la voisine, qui l'invite à venir découvrir le « beau cadeau » qu'elle a reçu : deux oranges. « Une pour moi, une pour toi », décide-t-elle. Julien se met à pleurer d'émotion. Il court à la maison et revient avec un panier garni de mandarines, chocolats et livres, en expliquant : « Le Père Noël s'est trompé. Ce panier était pour toi ». Marinette reste sans voix. Quant à Julien, « c'était le bonheur de la petite fille qui le rendait heureux » (1).

Après l'histoire, un souvenir. Une petite fille d'environ 3 ans découvre, le soir de Noël, le sapin étincelant et, à son pied, une montagne de paquets. Étonnée, sidérée, elle s'arrête en proie à une stupeur muette et éblouie. Elle dévore le tableau des yeux pour finir par se désintéresser des cadeaux comme s'ils étaient devenus superflus. Après avoir déchiré quelques emballages, sur les instances de parents inquiets, on la verra jouer avec les papiers... l'examen du contenu étant remis à plus tard.

Tout est dit de Noël, fête du partage et temps fort de l'imaginaire des enfants. Car, avant d'être happés par la trénesie consumériste et penser « cadeaux, cadeaux », presque en termes de droits, ils se montrent sensibles au charme poétique de l'instant,

à un monde invisible où ils entrent de plain-pied.

Ce qui soulève plusieurs questions.

D'abord, faut-il une telle démesure pour manifester l'affection aux enfants ? Comme s'il y avait quelque chose à prouver, quelque tort à réparer, quelque manque à combler. Il n'est d'ailleurs pas rare que la hauteur du monticule des paquets soit à proportion inverse de l'attention dispensée le reste du temps, les présents enrubannés venant compenser les déficits du passé. Alors, illusion d'affection ?

Et puis, n'est-ce pas une manière d'évitement du propre de la petite enfance : un rapport privilégié et naturel au monde invisible où l'enfant situe intuitivement le lieu du sens de son existence ? D'où leurs interrogations précoces et de portée proprement métaphysique sur la vie, la mort, Dieu... souvent accueillies dans un silence glacé. « On verra cela plus tard quand tu seras devenu(e) grand(e) ! », raisonnable et donc à distance de ces billevesées.



Fête du partage, temps fort  
de l'imaginaire de l'enfant



Or, vient de rappeler Sevim Riedinger, l'enfant aspire naturellement à se relier au sacré qui « unifie l'être et apaise l'angoisse primordiale » (2). C'est ce qu'ont révélé à cette psychologue clinicienne ses entretiens avec des enfants perturbés qui, pour nombre d'entre eux, souffraient de ne pas avoir pu manifester cette « faculté d'étonnement et d'émerveillement qui ouvre à la dimension sacrée de l'existence ». L'un d'entre eux expliquera : « Petite, je n'avais pas le droit de rêver. Maman voulait que je sois parfaite en tout ». L'utile d'abord !

On pense à Khalil Gibran : « Vos enfants ne sont pas vos enfants... Ils ne vous appartiennent pas ».

(1) *Histoires de Noël*, Albin Michel, 2001.

(2) *Le mode secret de l'enfant*, Ed. Montpamasse.



## Ces humoristes sans humour

di  
ns

Par Jacques  
Le Goff,

Professeur émérite  
des universités,  
publie L'humour,  
c'est sérieux !



Pauvre humour si maltraité par de prétendus « humoristes » à la Dieu-donné, ces stakhanovistes du rire qui l'attirent dans les bas-fonds de la farce pétomane, de la dérision, du sarcasme ricanant et du discours rance. On voit proliférer à la télé ces soirées où l'on promet du rire à tout va et d'où l'humour est tragiquement absent. On y rit sur commande - sur le mode « c'est là qu'il faut rire » - parce qu'on « fait » de l'humour comme les pornographes font l'amour : mécaniquement.

L'humour suggère avec une pointe de subtilité et de générosité là où l'autre insiste pesamment avec une brutalité rigolarde devenue loi du genre. Mais « c'est ce qu'attend le public ! » proclame la « gent rigolique » décrite par François L'Yvonnet dans *L'homo comicus* (éd. de Minuit). Pas si sûr.

Le problème vient de l'identification abusive de l'humour au rire. Où il y a « rire », il y a « humour ». C'est faux. Et pour deux raisons. D'abord, parce que, comme l'a bien noté l'écrivain Milan Kundera, « les personnages qui rient le plus ne possèdent pas le plus grand sens de l'humour ».

Ensuite, parce que l'humour n'a pas nécessairement partie liée avec le rire. À la différence du mot d'esprit, il ne vise pas le rire. Il cherche plutôt à dédramatiser ou plus simplement à s'arracher à la pesanteur de l'existence... au risque de faire sourire et peut-être rire. Ainsi du condamné à mort dont l'exécution intervient un lundi matin et qui

se désole : « Voilà une semaine qui commence bien ! »

Ou de Thomas More qui, entendant le lieutenant de la Tour de Londres où il est détenu se désoler de ne pouvoir soigner son ordinaire, le rassure : « Je vous assure, Messire lieutenant, je ne suis pas mécontent du traitement que je reçois ; d'ailleurs, si je venais à l'être, n'hésitez pas à me mettre à la porte. »

Même caustique, voire rosse, l'humour n'est jamais méchant. S'il fait rire, c'est sans faire mal durablement. Quand Patrick Timsit s'amusa de la comparaison entre la crevette et les handicapés, il s'est vite rendu compte qu'il avait franchi une ligne invisible mais intuitivement perceptible, celle du mauvais goût, c'est-à-dire celle du tact.

De la même façon, Mauriac lorsqu'il dit de M<sup>me</sup> Paul Claudel qui s'esquivaient avant la fin d'un dîner : « Comme elle a dû être laide. » Ce mot ne passe pas. Il ne fait même pas sourire. Pas d'humour sans

« Même caustique, voire rosse, l'humour n'est jamais méchant »

tact. Ce qui ne signifie pas qu'il soit aseptisé, privé de mordant et réservé à des oies blanches. En rien. Simplement, la critique doit s'accorder au principe de respect même dans l'étrillage. Et cela se sent ou non.

Comme on l'a dit d'Alfred Capus, grand humoriste et académicien, il était « un philosophe bienveillant dont l'ironie, fréquemment incisive mais jamais désolante, se dissipait en sourire ». Telle est la philosophie de l'humour qui se déploie selon des degrés d'intensité divers, du plus léger au plus acide, comme ce mot de Clemenceau à propos de Félix Faure, mort dans les bras d'une demi-mondaine : « En entrant dans le néant, il a dû se sentir chez lui. » Humour vache sans doute, humour quand même, parce qu'il ne dégrade pas.



## Préserver la part du mystère

Par Jacques  
**Le Goff.**  
Professeur  
émérite  
des universités.



« L'émotion la plus belle que nous pouvons éprouver est le sens du mystérieux. Il est à la racine de tout art et de toute science authentiques. » Cet hymne à la profondeur des choses pourrait être attribué à un métaphysicien, un esprit religieux ou un mystique convaincu de la réalité de l'invisible. Erreur. Il s'agit d'un scientifique et non des moindres : Albert Einstein, dont l'attitude face au monde était faite de modestie, d'étonnement et d'admiration.

« Essayez de pénétrer avec nos moyens limités dans les secrets de la nature et vous découvrirez que derrière toutes les lois, il reste quelque chose de subtil, d'intangible et d'inexplicable. » Voilà un langage auquel la plupart des hommes de science demeurent allergiques. « Positivistes » déclarés, il n'est pour eux d'activité scientifique que portant sur du tangible, du visible, du mesurable. Tout le reste n'est que « littérature » et « poésie ». Et quand on leur oppose, avec Einstein, la part de mystère du monde, ils sourient : « Vous nous parlez d'un inconnu provisoire dont nous viendrons à bout. Il n'y a pas d'inconnaissable absolu. »

Ce qui veut dire que le projet de complète maîtrise de la réalité doit être mené à son terme, en chassant pied à pied les parts d'ombre. Un jour viendra où tout sera clair pour l'intelligence et alors toute superstition sera évincée. Le ressort de cet espoir n'est autre qu'un désir de contrôle et de possession, d'évidence en butte aux faits eux-mêmes et spécialement à la résistance du spirituel.

Il est notre oxygène et, sans lui, l'existence devient étouffante de platitude, comme enfermée dans la

banalité d'un univers sans profondeur et, partant, sans appel du large, sans accueil de l'inattendu capable de déceler des pépites d'or dans le plomb des jours. « Le monde est là, écrit François Cheng. Tout est banal, apparemment indifférent. Tout arrive pourtant, miraculeux. »

Einstein était dans cette disposition. Dans son regard aussi étonné qu'espiègle filtre la conviction d'un monde offert à notre intelligence et pourtant dérobé à notre complète emprise. Un monde, pourrait-on dire, en excès, en surabondance. Disposition religieuse ? Cela se peut. Mais plus simplement, et les deux s'allient, disposition poétique adossée à la conviction, partagée par bien des scientifiques, d'un réel proprement inépuisable dont la part invisible ne peut être dévoilée, mais évoquée, balbutiée dans toutes les nuances du langage symbolique.

« Un jour viendra où tout sera clair pour l'intelligence »

Si la période difficile que nous vivons pouvait avoir quelque mérite, ce pourrait être de nous reconduire, par-delà tant de faux-semblants, à la considération de l'essentiel, « invisible pour les yeux », comme le dit le renard du Petit Prince. Si elle ne détruit pas, l'épreuve remet les choses à leur juste place. C'est ce qu'ont expérimenté tant d'hommes et de femmes emprisonnés trouvant dans la foi et la poésie les bouffées salvatrices. Alexandre Wat, par exemple, découvrant dans la prison de la Loubianka que « l'homme est humain justement quand il prie » ; ou Chalamov écrivant à Pasternak à propos du Goulag : « Vos vers, on les récitait comme des prières. Grâce à eux, des gens sont restés humains ».

Préservons la part du mystère du monde et cette disposition telle que « Derrière les ennuis et les vastes chagrins/ Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse/ Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse/ S'élançer vers les champs lumineux et sereins. » (Baudelaire).

idid  
lux

se  
le.



Angers

Lever



8h48

Coucher



17h17

Lune



nouvelle

lune,

le 01

phone

0 21

€/ minute





## Redécouvrir l'empathie

Par Jacques  
Le Goff,  
Professeur  
de droit public,  
université  
de Brest



Dans son récent et très documenté *Paidoyer pour l'altruisme* (Nil Éditions), le moine bouddhiste Matthieu Ricard entend démontrer que cette valeur « n'est ni une utopie, ni un vœu pieux mais une nécessité, voire une urgence, dans notre monde de plus en plus interdépendant à l'heure de la mondialisation ».

Il fallait oser. Car parler d'empathie, de bienveillance, et a fortiori de compassion, ne fait pas politiquement correct. Ces mots traînent dans leur sillage des parfums surannés de commisération. A tort.

Car l'empathie, cousine de l'égalité comme la sympathie, fonde le sentiment d'appartenance à la communauté humaine universelle à travers l'aptitude à entrer dans la souffrance – ou la joie – d'autrui et de la faire nôtre.

Il faut tout de même rappeler que le président Obama a placé son programme social sous l'horizon d'une « politique de l'empathie », visant à « identifier l'espoir et les difficultés des citoyens » et à y apporter une réponse juste.

Ce retour en grâce de la valeur d'empathie est confirmé par l'attention qu'y portent, par ailleurs, des auteurs tels que Serge Tisseron ou Jeremy Rifkin selon qui nous assistons à « la plus grande poussée d'empathie de l'histoire de l'humanité ». Et cela du fait, en particulier,

du processus de mondialisation des images qui transforme insensiblement la planète en place publique universelle avec le risque non négligeable de passivité voyeuriste.

Outre le fait qu'elle constitue un atout face à la crise écologique, cette poussée conduit à réexaminer le discours dominant selon lequel, mus par le seul intérêt, les humains seraient voués à la rivalité et au conflit. Ce n'est qu'une part de sa vérité. L'autre fait apparaît que nous sommes aussi et, au fond, d'abord des êtres sociaux nous épanouissant plus dans la coopération que dans la compétition.

Une idée simple mais de portée considérable par ses implications. À propos de l'enseignement par exemple, si peu coopératif. À propos aussi de la gestion des entreprises où il se découvre que les plus coopératives et mobilisatrices du talent des salariés sont aussi les plus productives. C'est si vrai qu'aujourd'hui tout un courant du management intègre la notion d'« altruisme économique » dont le succès de Linux face à Microsoft démontre la pertinence.

« On s'épanouit dans la coopération plutôt que dans la compétition »

Pour établir le caractère originel de cette disposition, des chercheurs se sont livrés à une expérience dont les résultats furent publiés en 2007 par la revue *Nature*. Dans cette expérience, des nourissons voyaient un alpiniste au repos en bas d'une montagne. Ses premières tentatives d'ascension se soldaient par un échec. La troisième fois, il était tantôt aidé par un ami qui le poussait vers le haut, tantôt contrarié par un adversaire qui le repoussait. Les chercheurs demandèrent aux nourissons à qui allait leur préférence. Quatorze des seize bébés de dix mois et l'ensemble des douze bébés de six mois ont choisi l'ami secourable.

La vraie nature humaine est peut-être meilleure que le cours de l'histoire n'incite à le penser.



## Une mort encombrante

Par Jacques  
Le Goff,  
Professeur  
de droit public,  
université  
de Brest.



Tandis que le spectacle de fins violentes sature les écrans (à 11-12 ans, un enfant a « assisté » à quelque 8 000 meurtres), le fait de la mort s'efface inévitablement de nos sociétés. Comme si elle avait perdu droit de cité, comme si elle était devenue encombrante, déplacée, voire obscène pour le monde des vivants. En trop.

C'est qu'elle a pris de l'âge en revêtant très majoritairement le visage de la vieillesse. On meurt vieux et, sauf exceptions trop nombreuses (disparition d'enfants, de jeunes fauchés par la maladie ou l'accident), la mort ne campe plus au cœur de la vie sociale. « On y pensera plus tard » quand le moment sera venu. « En attendant vivons en plénitude ! » Ou faisons semblant tant il semble probable que l'obsession de la « fête » n'est souvent qu'une manière de déjouer le spectre refoulé de la fin.

« L'homme sans gravité », pour parler comme Charles Malman, fait comme si l'immortalité lui était promise dans cette vie. Avec pour conséquence une sorte de déni de la mort de plus en plus renvoyée aux marges.

Le mouvement ne date pas d'aujourd'hui. Il a commencé dans les années 1950-1960 avec le transfert des cimetières des abords des églises en direction des périphéries. Il s'est poursuivi par le décuplement des funérariums souvent implantés dans des zones d'activité commerciale et industrielle, ce qui souligne la technicisation de la mort, là comme à l'hôpital où elle est vécue sur le mode de l'échec technique. Elle ne doit plus polluer la vie. On la met à distance du privé, de la maison où il n'y a pas si longtemps le défunt faisait son dernier séjour veillé par les siens jour et nuit,

Aujourd'hui, placé dans une chambre mortuaire, il est souvent funèbrement seul au motif que la présence ou l'absence « ne changent plus rien à la situation ». Sauf que d'un point de vue symbolique, cette rupture marque la fin de la communauté des morts et des vivants, de l'idée que la mort n'est pas seulement une fin de parcours, mais une étape, ainsi que l'ont défendu la plupart des grandes cultures. Toujours dans le même sens : on conseille aujourd'hui aux endeuillés de reprendre au plus tôt le cours de la vie « normale » sous peine de faute de goût.

Et la crémation, qui se prête à plusieurs lectures, peut également s'interpréter comme la traduction de la volonté du défunt de ne pas être une cause de souci pour ses proches ni pour la société. 40 % des interrogés sont dans cette disposition. Or, le cimetière, c'est compliqué, mai-

### « La fin de la communauté des morts et des vivants »

accordé au culte du corps... et manque d'espace. On a calculé qu'en Grande-Bretagne, en 1967, le recours à la crémation avait permis d'économiser l'équivalent de 600 terrains de foot. C'est dire ! Mais au risque d'accroître la difficulté de faire le deuil faute d'une demeure, d'un lieu de rencontre symboliquement possible. Surtout donc ne pas être à charge des survivants et, à cette fin, gérer l'événement au mieux, avant l'heure. D'acte social, le mort évolue vers une affaire individuelle incluant, pour certains, selon la même logique, le choix de l'heure par interruption volontaire et le mort tend à devenir un SDF.

Et cela, malheureusement parce qu'elle a perdu son horizon de... vie sur un mode plénier. Une affaire de foi sans doute, par-delà l'incertitude. Peu avant sa mort, le Père Teilhard de Chardin, homme d'une foi ardente, écrivait : « Crainte montante qu'il n'y ait Rien de l'autre côté ». Mais, hors cette perspective d'une vie et communion futures, la mort n'est qu'un absurde échec de la vie.

## Nelson Mandela, la force du pardon

Par Jacques  
Le Goff,  
Professeur  
émérite des  
Universités.



Le pardon est, dans la vie privée, exceptionnel et dans la vie publique rarissime. L'acte compte parmi les plus coûteux qui soient. Il va tellement à rebours de la pente naturelle des choses, celle de la punition à hauteur du mal commis, celle de la vengeance, encadrée ou non par la justice... Et a *fortiori*, lorsque le peuple se libère d'un pouvoir criminel, la tentation est à son comble. Souvenons-nous des lendemains de la dernière guerre. Le pardon n'y avait aucune place. Ce furent les tribunaux de Nuremberg et Tokyo.

C'est pourtant la voie qu'a choisie Nelson Mandela, en mai 1994, et cela contre de puissants vents contraires au sein de son parti, l'ANC. Sa conviction est alors aussi simple que forte :

1) Faire le procès, au sens judiciaire du terme, des nombreux crimes commis sous l'apartheid, c'est prendre le risque d'alimenter un peu plus le ressentiment des victimes, d'élargir le fossé entre les communautés noire et blanche, et de compromettre toutes chances de réconciliation.

2) Compte tenu du temps écoulé depuis les faits, de la difficulté de réunir les preuves, les procès peuvent déboucher sur des non-lieux ou acquittements, c'est-à-dire des refus de justice de nature à pourrir l'atmosphère. La réconciliation imposait un autre choix. « Comme preuve de son engagement dans le renouveau de notre pays, dirai-

je dans son discours d'investiture, le nouveau gouvernement d'unité nationale va rapidement amnistier différentes catégories de compatriotes actuellement emprisonnés. »

« Amnistier », dit-il, et non pardonner, pour la raison qu'un État ne peut en tant que tel pardonner. Seule la victime détient ce pouvoir. L'idée de Mandela est de créer les meilleures conditions pour que ce pardon devienne possible. Et c'est à quoi s'emploiera, sous l'égide de Desmond Tutu, la commission Vérité et Réconciliation, chargée de faire toute la lumière sur les atteintes au droit dont les auteurs devaient se reconnaître coupables et manifester leur repentir.

Le dispositif prévoyait, par ailleurs, des réparations pour les victimes. C'était en somme une justice sans répression pénale, mais non sans sanction morale forte. Une justice ouverte à la possibilité du pardon accordé par une large majorité, telle cette femme déclarant : « Je ne veux pas qu'on lui [un policier qui avait tué son fils dans des conditions atro-

« Le pari de Mandela : la justice sans la répression pénale »

ces) fasse quoi que ce soit. Je ne veux pas qu'il aille en prison. Je lui pardonne. » Ainsi, le coupable pouvait-il entrer dans un travail de réhabilitation.

Et le pari de Mandela, celui d'une nation arc-en-ciel pacifiée et bientôt réconciliée avec elle-même, sera gagné selon une démarche, à bien des égards héroïque, d'arrachement à la loi du Talion au profit d'une surabondance qui a introduit dans l'histoire une rupture et un nouveau départ. Comme le dira Paul Ricœur, « le pardon est une sorte de guérison de la mémoire [et non d'oubli] délivrée du poids de la dette et libérée pour de grands projets. Le pardon donne un futur à la mémoire » et inaugure une nouvelle histoire. Il fallait la foi méthodiste d'un Mandela pour oser une folie... aussi inspirée.